



« Le stade est un miroir déformant de nos sociétés »

Sébastien Louis, historien et sociologue, est l'un des spécialistes du supporterisme radical en Europe et en Afrique du Nord. Il est notamment l'auteur de *Ultras : les autres protagonistes du football* (Editions mare & martin, 440 pages), paru fin 2017. Rencontre.

Supporter classique, ultra, hooligan, quelles sont les différences entre ces dénominations ?

Il faut diviser les fans de football en deux camps, les supporters classiques et les supporters radicaux. Ce qui les sépare c'est le fait d'accepter la violence. Les supporters radicaux se divisent en plusieurs familles, les plus connus sont les ultras et les hooligans. Les hooligans recherchent fondamentalement l'affrontement avec l'autre gang de hooligans, alors que les ultras sont avant tout des animateurs des stades, ils se réunissent au sein d'un groupe et se retrouvent derrière une banderole, généralement dans les tribunes populaires des stades, celles situées derrière les buts. Ils sont les « chefs d'orchestre » du stade et organisent l'ambiance en lançant des chants et des slogans, ils colorent aussi les gradins à travers des animations plus ou moins élaborées. Parfois il arrive que ces ultras affrontent leurs rivaux, mais la violence n'est

pas leur priorité et ne représente que 1% de leurs activités. Enfin, ils défendent l'intégrité du club, à l'image de syndicalistes, ils ne veulent pas que le patrimoine sportif, que l'identité du club ne soient dénaturés ou que leur équipe de cœur soit victime d'investisseurs véreux qui n'ont qu'un intérêt financier à court terme.

Quelles sont les origines du mouvement ultra ?

Le mouvement ultra va voir le jour en Italie à partir de 1968. Des jeunes gens ne se retrouvent plus dans les clubs de tifosi classiques, ils leur reprochent leur manque d'enthousiasme au stade et vont créer leurs propres structures qui s'autonomisent progressivement. Ils vont baptiser leurs entités de noms originaux et agressifs : « Commandos », « Ultras », « Fossa » et « Brigade ». L'Italie en est le berceau car, à l'image de ce qui se passe dans le monde entier, la jeunesse se rebelle et veut transformer la société conservatrice qu'est la péninsule de l'époque. Ce mouvement se retrouve dans les stades, d'ailleurs les pionniers ultras vont s'inspirer des techniques et des pratiques des groupuscules extraparlimentaires qui se révoltent alors. En outre, en Italie, ces tentatives de révolution ne vont pas se limiter à l'année 1968, mais cela va

débuter en 1967, avec la contestation étudiante et va se prolonger jusqu'à la fin des années 1970, comme en témoignent les graves affrontements à l'Université de Bologne en mars 1977 et l'enlèvement et l'assassinat du leader de la Démocratie chrétienne Aldo Moro en 1978.

Quelle analyse tirez-vous du mouvement ? Le stade est-il le miroir de nos sociétés ?

Le stade est un miroir de nos sociétés, mais un miroir déformant, car les différentes classes sociales se retrouvent dans le stade, par contre, il y a bien moins de femmes dans les tribunes que dans la société. Cependant, les différents phénomènes que l'on analyse dans les stades, et en particulier dans les tribunes populaires, anticipent souvent des tendances que l'on retrouve par la suite dans nos sociétés. C'est le cas de la diffusion des idées racistes qui a eu lieu dans les stades italiens dès le début des années 1980, avec les premiers actes xénophobes dans des métropoles du nord (Vérone, Bergame, Udine) où la Ligue du Nord va connaître ces premiers succès électoraux lors des années suivantes. Il en est de même de l'individualisme qui prend le pas sur le collectif dans les années 1980, avec les premières fractures au sein des supporters d'une même équipe qui s'affrontent, car ils mettent en avant leur groupe et non l'intérêt de leurs couleurs, de leur club de football.

Les supporters radicaux des stades sont-ils aussi radicaux dans leurs choix politiques ?

Oui et non, la question de la politique est bien plus complexe que les symboles que certains aiment à exposer. En outre, la plupart des ultras sont à l'image de notre société et délaissent le champ politique. Cependant, une minorité d'entre eux se retrouvent autour de références politiques radicales, néofascistes la plupart du temps et une petite partie d'entre eux autour d'idées d'extrême gauche. Cette tentation radicale s'explique facilement par les normes de cette sous-culture qui privilégie une iconographie forte dans le but de choquer, de plus certaines

valeurs de ces deux camps politiques se retrouvent dans la culture ultra. Ainsi l'exaltation de la force et d'un patriotisme local, propre à l'extrême droite, mais aussi la solidarité et l'inclusion propre à la gauche. C'est pourquoi, quelques partis néofascistes ciblent parfois les tribunes des stades en espérant y recruter des militants. C'est le cas de Casapound ou de forza Nuova en Italie.

Vous parlez d'une « culture » ultra... en quoi consiste-t-elle ? En quoi est-elle liée à l'histoire contemporaine de nos sociétés ?

Il s'agit d'une culture juvénile, comme il en existe tant d'autres, les skaters, les rappers, les skinheads, etc. Elle dispose de ses propres normes et valeurs qui vont parfois à l'encontre de celles de la société dominante, il en est ainsi de l'usage de la drogue et de l'alcool qui sont encouragés, ce sont des valeurs positives au sein des supporters, mais aussi dans certains cercles de nos sociétés contemporaines. De plus, l'usage de ces drogues s'est modifié, dans les années 1980 et 1990 le haschich était largement présent dans les stades, aujourd'hui l'usage de la cocaïne est répandu. En 2018, à l'heure de la globalisation, la culture ultra a depuis très longtemps dépassé les frontières de la péninsule et s'est d'abord répandue dans les pays du Sud de l'Europe dès les années 1980, puis au Nord et à l'Est du continent lors des années 1990 avec la diffusion d'internet, des compagnies aériennes low-cost. Enfin, depuis 2002, le mouvement ultra est présent en Afrique du Nord, mais aussi en Asie, avec des ultras très organisés en Indonésie avec parfois des noms italiens (*Brigata Curva Sud* à Sleman), mais aussi en Australie et en Amérique du Nord. À l'échelle mondiale ces groupes ultras partagent des valeurs et des normes communes et parfois ils interagissent.

Depuis le drame du Heysel, en 85, des lois contre la violence sportive sont entrées en vigueur dans différents pays. La tribune reste-t-elle un espace de liberté ? Non, les stades sont extrêmement

surveillés et le public est sous un contrôle permanent des forces de l'ordre. Ainsi, en Italie, depuis 2005, il faut se munir obligatoirement d'un document d'identité pour aller au stade, car le nom du spectateur est imprimé sur chaque billet et il y a un contrôle d'identité qui est effectué à l'entrée du stade, puis en 2010, c'est la carte du supporter (« tessera del tifoso ») qui a été introduite et qui restreint encore la liberté du supporter-citoyen. Cette carte est obligatoire pour s'abonner ou suivre son équipe en déplacement, mais elle est liée à la préfecture de police qui identifie si celui qui en fait la demande n'a pas été condamné

dans le passé pour des faits liés au contexte sportif. Enfin, vous pouvez facilement être interdit de stade pour des délits mineurs, depuis lors certains s'évertuent à reprendre cette législation pour interdire du territoire municipal des gens considérés comme potentiellement dangereux. Les dérives de certains spectateurs sont une occasion unique pour l'Etat de tester des dispositifs qui sont souvent anticonstitutionnels.

Propos recueillis par Kristel Pairoux

A noter : Le 20 juin à 19h, aux Rotondes (Luxembourg-gare), conférence « La squadra azzura, patrimoine de l'identité italienne » par Sébastien Louis.



© Paulo Lobo/CLAE, 2018

Work and celebration

L'écriture collective de livres est comme un instrument de libération de l'être, parce que tout, une fois nommé, amplifie son existence, accentue son indépendance, devient somptueux. Ecrire sans se mentir ou dénier la douleur. L'écriture ne console pas. L'écriture fait penser, tout comme marcher. Chaque pas argumente, ouvre l'air avec son passage et pose des questions à l'intérieur. L'écriture trace quelque chose sur le chemin, ouvre quelque chose dans le temps. L'écriture pour examiner ce qui nous écrase. Peut-être, cela, nous pouvons l'appeler exister. Depuis 2016, notre travail se concentre sur l'immigration, l'exil et la cohésion sociale au sens large. Il ne s'agit pas d'un travail pour telle ou telle population-cible, mais avec elle.

Pour réaliser ce travail ici au Luxembourg, nous avons besoin de support et de collaboration, qu'on a reçu, entre autres, du CLAE, d'une façon simple, fructueuse, accueillante. Nous partageons des devoirs poétiques, le plaisir et l'enthousiasme dans le travail de construction de la société dans laquelle nous vivons. Et c'est pendant le Festival des Migrations que se célèbre avec magie, générosité et chaleur humaine le travail quotidien de personnes engagées dans le développement de la conscience et du respect envers l'autre. C'est pendant le Festival que se célèbre le travail de personnes déterminées à vivre les mystérieuses, fascinantes et innombrables formes de la solidarité humaine. Pour célébrer de la même façon qu'on travaille, avec énergie, à fond, avec un plaisir essentiel pour la vie. On vient de lancer notre 2^e livre pendant le 35^e Festival. Je ne peux pas évoquer ce moment sans m'émouvoir de l'accueil, de la cordialité avec laquelle le CLAE nous a ouvert la voie. **Vanessa Buffone, within asbl – www.within.lu**